

Discours prononcé le 6 octobre 1929 au pèlerinage de Médan

A. Ferdinand-Héroid

Il est des hommes à qui l'on garde, dans tous les hasards de la vie, une reconnaissance émue. Aux heures de jeunesse, ils ne vous ont pas seulement guidé, ils vous ont obligé à regarder en vous-même, ils vous ont permis de vous mieux connaître.

Emile Zola nous a rendu le plus précieux service. Certes, nous avons assisté, sans y rester indifférents, à des crises nationales, et des plus graves. Nous avons, en politique comme en littérature, des opinions, et nous ne rougissons pas de les avouer. Mais nous ne nous mêlions guère à la vie publique, nous observions la lutte quotidienne, nous ne nous y posions pas en combattants. Zola, de sa main puissante, nous montra la voie où nous engager. Il nous enseigna le devoir civique, il éveilla notre ardeur aux saines batailles, et j'en connais qui, maintenant encore, le remercient quand ils sont conduits à défendre, par des actes, la grande cause qui fut toujours la sienne, la cause de la justice et de la vérité. Nous ne l'admirons pas seulement, nous l'aimons.

Très jeune, Emile Zola combattit pour ses idées ; très jeune, il affirma sa confiance en la démocratie. Et quand, plus tard, il écrivait la superbe lettre *J'accuse* et donnait un grand exemple de vertu civique, il prouvait que ni l'âge ni la célébrité n'avaient affaibli sa foi et que, pour la défendre, il était toujours prêt aux luttes les plus nobles !

Laissez-moi lui donner la parole. Ecoutez la voix d'Emile Zola, d'Emile Zola débutant presque dans les lettres, et admire quelle générosité l'anime, quelle générosité simple, quelle générosité naturelle.

En 1868, un journal hebdomadaire fut fondé par quelques-uns de ces hommes qui voulaient remplacer un empire guerrier et clérical par une république amie de la paix et de la pensée libre : Eugène Pelletan en était le rédacteur en chef. Il était intitulé *La Tribune française, politique et littéraire*. Il parut régulièrement jusqu'en janvier 1870. Emile Zola y donna des chroniques excellentes, où il s'exprimait avec la plus vive, la plus séduisante, la plus sereine et, parfois aussi, la plus tragique liberté.

Vous vous étonneriez que Zola n'entretînt pas ses lecteurs de livres et de comédies. Il le fait souvent. Il parle d'Octave Feuillet : Zola goûte peu « la senteur de sacristie et de boudoir dont il parfume ses œuvres ». Il critique finement Victorien Sardou, qui gâte de beaux sujets par une adresse de convention et une étude superficielle des caractères. *L'Education sentimentale* paraît : il s'incline devant Flaubert avec une admiration respectueuse.

Il se préoccupe de l'avenir et de l'art. Qu'ont à faire les peintres et les sculpteurs de la protection officielle ? Zola raille le règlement des Salons, il raille les jurys. Il demande que tous les artistes soient libres d'exposer ; il demande la suppression de toutes les récompenses. Les gouvernements despotiques, d'ailleurs, ne mettent-ils pas des entraves au génie ? On interdit à Manet de faire tirer la lithographie représentant l'exécution de Maximilien : Zola proteste aussitôt contre cette mesure.

Il n'aime point ces hommes qui veulent empêcher, comme contraire à la morale, la libre expression de la pensée. Il leur dit : « Vous ne savez comprendre que la moralité banale. La moralité plus haute, celle qui est supérieure aux devoirs purement sociaux, et qui vit de vérité et de justice absolues, vous échappe et vous épouvante ».

Ces hommes supportent mal qu'un pays nomme ses représentants. Zola feint qu'un ministre vienne distribuer des prix aux députés : « Voici les élections qui approchent, dit le ministre. Dieu sait le mal que la France va se donner pour sa paresse qu'elle laissât le gouvernement nommer les députés ? »

Le sort de la femme, dans notre société, l'inquiète. Il s'adresse à une amie imaginaire, qu'il doue de toutes ses grâces : « Tu penses que, telles que nous les faisons, les femmes ne sont pas bonnes à grand'chose. Il faudrait les élever librement, fermer tous ces pensionnats où elles apprennent à être faibles et sottes. Et la génération qui grandirait alors serait faite d'épouses dignes et d'énergiques travailleuses ».

Et il ajoute : « Emanciper la femme, c'est excellent ; mais il faudrait avant tout lui enseigner l'usage de la liberté... Il serait temps de les cultiver en plantes utiles, et non plus en fleurs de serre chaude n'ayant pour elles que l'éclat d'une matinée. Quand nos mœurs voudront que nous cessions de jouer à la poupée, nous trouverons dans nos compagnes une aide et un appui. »

Il s'intéresse fort à l'éducation de l'enfance et de la jeunesse. Il ne voudrait pas qu'on la confiât aux jésuites : « Ils n'ont point le désir de créer des hommes, mais ils croient avoir le devoir de former des esprits humbles et obéissants, faciles à enrégimenter. Un peu d'abrutissement est une excellente chose. Quand on a élevé un enfant à coups de fouet et qu'on a su en faire un cerveau étroit et légèrement brute, on peut compter à jamais sur sa docilité. La bonne cause a un défenseur de plus. »

Il faut surveiller les jeux même des enfants : « Je me disais que le jour où j'aurais un fils, je ne lui donnerais jamais un tambour pour jouet : des cerceaux, des toupies, des billes, tant qu'il voudra ; mais si j'aperçois un fusil entre ses mains, je le reconduirai à l'école en lui tirant les oreilles et en lui disant : « Travaille, petit misérable ; à ton âge, on apprend à vivre et non pas à tuer ».

C'est que Zola est convaincu que la paix seule est bienfaisante. A préparer la guerre, les gouvernements épuisent les nations et ravissent les jeunes gens aux travaux utiles : « Je comprends qu'on promène la troupe dans les rues. On ne sait à quoi l'occuper et il est bon que les contribuables qui paient les uniformes les voient passer de temps à autre ». La préparation de la guerre donne un prétexte facile à toutes les mesures arbitraires : « Vous pouvez étudier dès maintenant les résultats de notre attitude guerrière. Un pareil temps est excellent pour confisquer la liberté. Quand un prince feint de croire que ses frontières sont menacées, quand par d'immenses préparatifs de guerre il semble se précautionner contre une lutte prochaine, il garrotte son peuple pour mieux le sauver des dangers qu'il lui montre à l'horizon... La guerre chasse la liberté des nations ».

S'agit-il de fêter Napoléon ? Quelques réjouissances banales dans les Champs-Élysées commémoreront mal la gloire impériale. Il eût fallu une guerre avec de belles batailles, bien sanglantes. « L'odeur du carnage aurait fumé comme un encens devant l'idole de saint Napoléon. » Et Zola évoque l'ombre du conquérant. Parmi une buée rougeâtre, elle passe sur les cadavres, les narines largement ouvertes. « Elle reconnaît les parfums aimés. Elle est heureuse de l'attention délicate qu'on a eue en lui donnant la seule fête qu'elle souhaitait. » Ce sont les morts qu'il faudrait convoquer pour fêter Napoléon. « Ce serait une belle fête, la fête d'un peuple d'égorés. » Quoi qu'on fasse, le peuple, dans les fêtes qu'on prépare, les sentira errer, et il entendra un long murmure sortir des tombeaux : « Pourquoi fêtez-vous les empereurs et ne pleurez-vous pas la France meurtrie ? La Saint-Napoléon est un jour de deuil pour toutes les mères. Tandis que les soldats trinquent, les hommes libres sanglotent. Ecoutez la voix des morts qui réclame la paix et la fraternité des peuples ».

Zola croit à la volonté pacifique des peuples. L'empereur de Chine envoie-t-il un ambassadeur à Paris, Zola écrit : « C'est aux pieds des rois que vous êtes que vous êtes allés déposer les vœux de votre maître. Il est une autre majesté en Europe avec laquelle je voudrais vous voir lier commerce d'amitié. C'est de cette majesté que dépend le salut du monde. Avant de partir, consultez-la, prenez ses ordres. Je veux parler du peuple, de ce travailleur géant qui, malgré la guerre, malgré les cordes qui gênent ses mouvements, continue sans relâche sa besogne de paix et de liberté. C'est lui qui, au milieu du tapage des armes et des cris des

victimes, jette ces chants d'espérance que votre maître a entendus du fond de son palais. Croyez-moi, quittez les cours, descendez dans les rues, visitez les ateliers. Et quand vous serez de retour à Pékin, dites au fils du Ciel : « Ces gens civilisés sont des hypocrites qui se trompent et se dévorent comme des bêtes surnoisées et cruelles. Mais un peuple de travailleurs se lève au milieu d'eux qui pacifiera la terre ».

Et, un jour, il s'adresse à Frédéric Mistral et, cette fois, il parle en prophète : « Poète, levez-vous. Quand vous serez sur les sommets, écoutez et regardez. L'idiome de votre pays se perd dans le chœur des langues, les contrées s'étendant devant vous comme une seule et même patrie. A cette heure blanche de l'aube, voyez votre berceau s'agrandir : la Provence devient la France, la France devient le monde. Vous êtes un fils de l'humanité. Les foules, sous vos yeux, obéissent à la grande poussée du progrès ; elles vont à la science, à la paix, à l'unité. Le bruit grêle de vos tambourins disparaît dans la prière universelle, et il n'y a plus qu'une farandole, la farandole des hommes frères. Que chacun donne la main à son voisin et que la ronde tourne, tourne autour de la terre joyeuse ».

Mesdames, messieurs, c'est Emile Zola qui vous a parlé. Vous l'avez écouté. Vous n'oublierez pas ses hauts conseils. Quand vous quitterez cette maison qu'il aimait, vous sentirez croître encore, s'il est possible, l'admiration et l'amitié que votre sagesse et votre courage lui ont conservées, et vous serez comme il fut, les vigoureux défenseurs de la justice et de la vérité.